

nouvelle séquence

Jeune écrivain¹ dijonnaise, Julie Rey ouvre un autre cycle de la Nouvelle séquence. Quatre tranches de la vie d'un seul homme, quatre jours décisifs transformés, aiguillés, inspirés par une suite de rencontres lointaines ou comment Cole Porter, Nina Simone, Chet Baker et Miles Davis eurent à voir avec la vie de Martin Reden, originaire du Montana et new-yorkais d'adoption.

Martin Reden (1/4)

◀ Julie Rey

Martin Reden entendit encore ce matin là la voix de son grand-père lui répéter :

« Don't bother, there's Cole Porter. »

Bien sûr, petit, dans le Montana, tout cela n'avait aucun sens. Longtemps, il ne sut pas qui était ce Cole Porter. Était-ce ce pasteur anglican qui prêchait chaque samedi sous le préau, là où Jack et Shine jouaient au poker des nuits entières ? Était-ce lui ? Était-ce cet ancien joueur de hockey reconverti en chasseur de grizzly qui fascinait tant les hommes de Three Forks ?

En vérité, tout cela avait commencé le jour de l'accident. Le grand-père avait eu, dans des circonstances encore confuses aujourd'hui, les jambes broyées par un cheval fou. La mère de Reden peut en témoigner. Assis sur le sol boueux de l'écurie – il pleuvait –, les jambes en sang, le grand-père chantait un air de Porter, entendu quelques minutes avant le drame à la radio, quand elle le trouva. Il dira ensuite :

« Si je n'avais pas chanté, petit, je serai mort. Tu comprends ? Mort. »

De ce jour, Porter devint une référence, une sorte de gris-gris familial.

Douleurs articulaires, *I love Paris*, douleurs musculaires, *At long last love* : ainsi se soignait-on chez les Reden. Martin Reden refusa longtemps cet héritage farfelu qui voulait qu'à chaque passage d'une chanson de Porter, on fit silence dans la maison. Hasard, murmurait-il alors, tout cela n'a été qu'un hasard. Mais le reste de la famille, fière dans ses convictions, le renvoyait dans ses cordes. Le hasard, petit, n'existe que si on ne voit pas plus loin que le bout de son nez.

Le grand-père regardait parfois les cicatrices sur

sa jambe et pleurait. Les soirs où l'alcool prenait possession de sa réserve habituelle, il fallait toute la douceur de la voix de Porter pour le soulager. Loin de lui rappeler un drame, ça lui rappelait qu'il était un survivant digne et courageux : au whisky s'ajoutait la musique, à la musique se retranchait le désespoir.

Le jour où Martin vit à la télévision le visage de Porter, l'incompréhension s'accéléra. Quel lien pouvait bien s'établir entre cet homme d'apparence fragile et distinguée et son grand-père, fermier robuste pour qui la terre et les dollars valaient plus que les semblants de poésie que Martin régurgitait de l'école ? Quel lien ? Les années d'enfance, il appela ça superstition. Ce n'est que bien plus tard qu'il put lui donner un autre nom. Ce n'est que bien plus tard, exactement trente ans après l'accident du grand-père, qu'il put voir dans l'apparente synchronicité du moment vécu par le vieux la présence exceptionnelle et bénie de Cole Porter. En effet, le jour de la naissance de son fils, alors même que l'infirmière prononçait son acte de naissance et lançait ainsi Martin dans l'épopée paternelle, affirmant définitivement sa venue au monde, la radio de l'hôpital joua *The falls live*¹. Dans le couloir, titubant et serré par tant d'émotions, Martin sentit, amusé, qu'il appartenait définitivement à la folie brumeuse des Reden. Il put, dans un sourire et devant le regard stupéfait de la sage-femme, glisser à l'oreille du nouveau-né :

« Don't Bother, there's Cole Porter ».

à suivre

1. Aussi guitariste-chanteuse pour La ballade de Julie S.

2. Chanson de Cole Porter.